

La petite main du père Noël

Martine Boncourt

« Tu sais ce que j'aimerais, Jeanne ?

– Non...

– Ce serait que le père Noël nous envoie à nous ces beaux habits de poupée, à Renée et à moi. Qu'est-ce que j'aimerais !»

Ma sœur ne dit rien. Elle nous sourit et continue de coudre ces vêtements de poupée « pour aider le père Noël qui a beaucoup de travail au mois de décembre ». Renée, la benjamine, et moi l'observons sans perdre le moindre geste qu'elle a sûr et précis, et envions par avance la petite fille qui sera l'heureuse destinataire de ce somptueux cadeau, au soir du 24 décembre.

Années cinquante. On est loin de la profusion d'aujourd'hui. Tout objet est reçu comme une offrande d'une incommensurable valeur.

Renée et moi avons alors respectivement quatre et cinq ans, âge merveilleux, nourri des histoires que Jeanne, notre aînée, nous raconte

inlassablement : contes de fée du répertoire traditionnel, contes par elle inventés, pétris d'une semblable magie lumineuse. Plus tard, la toute nouvelle télévision ne parviendra pas à nous faire oublier ces moments intenses.

Alors, lorsqu'au soir de Noël, nous avons vu, posés sous le sapin, bien emballés, ces vêtements de poupée, ceux-là mêmes qu'elle cousait quelques semaines auparavant pour le père Noël surbooké (comme on ne disait certes pas alors !), ça a été pour nous, les deux petites, comme une révélation lumineuse : il nous avait entendu ! Il avait accédé à notre souhait le plus cher ! C'était bien la preuve de ce que nous savions déjà et n'étions pas prêtes à lâcher, en dépit des sombres présages qui annonçaient ça et là la fin prochaine de nos croyances : démiurge aux allures d'humain frileux tout couvert de velours et de fourrures, mais omniscient, omnipotent, capable d'entendre même à travers les murs les désirs les plus chers des enfants, le père Noël existait bel et bien !

